

vous offre, à pleine poitrine et pour quatre mois ces brises rafraichissantes dont un souffle, disiez-vous, suffisait pour vous ranimer. Est-ce vrai, cela ? voyons, répondez ! Puis, — vous avez besoin d'argent. Eh bien ! quatre belles guinées par semaines, n'est-ce donc rien ? "My-soul-bless my-soul ?" qu'on "me" les donne seulement, — et mes bottes craqueront comme celles du papa cousu d'or, toutes fières d'être chaussées par un homme si puissamment riche. Quatre guinées chaque semaine, et par-dessus le marché, la jolie compagnie de deux jeunes "misses" ; mieux encore votre lit, votre déjeuner, votre dîner, vos thés, vos "lunches," vos amples rasades de bière écumante, tout ce dont vous vous gorgez, vous autres Anglais, tout cela pour rien ! Oh ! Walter, mon cher bon ! — "deuce-wath-the deuce !" pour la première fois de ma vie vous m'abasourdissez sur ma parole !...

Ni la surprise que, bien évidemment, ma conduite causait à ma mère, ni la fervente énumération que Pesca venait de consacrer aux avantages de mon futur emploi, ne purent en rien ébranler la répugnance déraisonnable que me causait l'idée d'aller à Limmeridge-House.

Quand j'eus mis en avant toutes les mesquines objections que je pus trouver contre le voyage du Cumberland, et quand, une à une, je les eus vu battre en brèche de la façon la plus victorieuse, j'essayai d'élever un dernier obstacle en demandant ce que deviendraient mes élèves de Londres, tandis que j'enseignerais aux jeunes pupilles de M. Fairlie le dessin d'après nature. On me répondit, avec raison que le plus grand nombre d'entre eux allait me quitter pour les excursions d'automne ; ceux qui resteraient à Londres, en bien petit nombre, pourraient être confiés à un de mes confrères, auquel, en des circonstances identiques, j'avais rendu le même service que je réclamaux aujourd'hui de son obli-

geance. Ma sœur me rappelle que ce jeune "gentleman" s'était mis expressément à ma disposition pour la saison actuelle si j'avais fantaisie de quitter la ville.

Ma mère me somma sérieusement de ne pas souffrir qu'un vain caprice se mit en travers de mes intérêts et des soins réclamés par mon état de santé ; Pesca, enfin, du ton le plus pathétique, me supplia de ne pas le blesser au cœur en repoussant le premier témoignage de reconnaissance qu'eût pu m'offrir l'ami dont j'avais sauvé la vie.

Ces remontrances, évidemment inspirées par l'affection la plus sincère, auraient influencé l'homme le moins facile à émouvoir. Aussi, sans pouvoir compter tout à fait mes perverses antipathies, je me trouvais assez vertueux pour en rougir de bon cœur, et je cédaï finalement à tout ce qu'on demandait de moi.

Le reste de la soirée fut assez gaie-ment consacré à mille plaisanteries sur la vie que j'allais mener avec les deux "ladies" du Cumberland. Pesca, que notre "grog" national mettait en verve revendiqua ses lettres de grande naturalisation comme Anglais ; en entassant rapidement une longue série de "speeches" : tantôt proposant la santé de ma mère, tantôt la santé de ma sœur, ma propre santé, les santés en masse, de Mr. Fairlie et des deux jeunes "misses" ; puis avec émotion, il se remercia lui-même, immédiatement au nom de toutes les personnes qu'il avait honorées de ces "toasts."

Un secret, Walter, me dit à l'oreille mon petit ami, quand nous nous en retournions ensemble, bras dessus bras dessous. En songeant à quel point je me me suis vu éloquent, je sens l'ambition déborder dans mon âme. Un de ces jours, vous me verrez faire partie de votre illustre Chambre des communes... "Honorable" Pesca, M.P.⁽¹⁾...

(1) M.P., initials des mots "Member of Parliament."

Le lendemain matin j'envoyai au patron du professeur, dans Portland Place les attestations écrites qu'il avait réclamées. Trois jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de quoi que ce fût, et j'en conclus, avec une secrète satisfaction, que mes preuves n'avaient point semblé assez catégoriques. Le quatrième jour, cependant, une réponse arriva. Elle annonçait que mes services étaient acceptés par M. Fairlie, et me mettait en demeure de partir immédiatement pour Cumberland. Le "post-scriptum", renfermait, dans le plus grand détail, les instructions nécessaires au voyage que j'allais entreprendre.

Je m'arrangeai toujours un peu à contrecœur pour quitter Londres le lendemain de bonne heure. Dans l'après-midi, Pesca, se rendant à un dîner, passa chez moi pour me dire adieu.

Ce qui en votre absence, séchera mes pleurs, disait le professeur d'un ton gai, c'est la pensée que ma main, cette main providentielle, a donné la première impulsion à votre fortune en ce bas-monde. Allez mon ami !... vous connaissez le proverbe anglais... "Dans le Cumberland on profite du soleil pour faire ses soins..." Au nom du ciel ne l'oubliez pas !... Épousez une des deux jeunes "misses" ; devenez "l'honorable" Hart-right, M.P., et quand vous serez au sommet de l'échelle, souvenez-vous que Pesca, resté en bas a réalisé pour vous ce beau rêve...

Je tâchai de rire avec mon petit ami de cette plaisanterie qui assaisonnait ses adieux ; mais, bien malgré moi, je ne pouvais m'égayer, je ne sais quelle pénible émotion balançait chez moi l'effet discordant de ces légères paroles. Lorsque je me retrouvai seul, il ne me restait plus qu'à partir pour le "cottage" de Hampstead, où je devais dire adieu à ma mère et à Sarah.

IV

La chaleur, tout le jour, avait été

presque écrasante ; la soirée, maintenant, était encore lourde et sans air

Ma mère et ma sœur m'avaient tant de fois répété leurs derniers conseils, et tant de fois supplié "d'attendre encore cinq minutes," qu'il était près de minuit quand le domestique ferma derrière moi la porte du jardin. Je fis quelques pas sur la route qui me ramenait à Londres ; puis, pris d'hésitation, je m'arrêtai.

La lune pleine et large, brillait dans l'azur profond d'un ciel sans étoiles, et le sol inégal des bruyères prenait sous ses lueurs mystérieuses, un aspect assez sauvage pour qu'on se pût croire bien loin de la grande ville couchée pourtant au pied de ces côtes déserts. L'idée de me replonger, plus tôt qu'il ne le fallait absolument, au sein de l'étouffante obscurité que j'allais retrouver à Londres n'avait pour moi aucun attrait. M'aller mettre au lit dans ma petite chambre privée d'air, ou bien me soumettre à quelque procédé de suffocation graduelle, me semblait, agité comme je l'étais de corps et d'âme, une seule et même chose. Je résolus de retourner en flânant, et par le plus long chemin que je pourrais prendre, vers mon odieux domicile ; de suivre à loisir les sentiers sinueux que je voyais se dessiner en blanc parmi les bruyères désertes, et de rentrer à Londres par son faubourg le moins encombré, en prenant d'abord Finchley-Road, pour me retrouver ensuite, aux fraîcheurs matinales dans le voisinage de Regent's Park.

Je cheminaï donc lentement, absorbé dans le calme divin du tableau qui m'était offert, et admirant les douces alternatives de lumière et d'ombre que, de tous côtés les flexions du sol inégal multipliaient sous mes yeux. Aussi longtemps que dura ce charmant début de ma promenade nocturne, mon âme s'abandonna, presque passive, aux impressions que ces grands aspects produisaient en elle ; c'est à peine si je pensais à quoi